Ami du Clergé du 23 octobre 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

La Toussaint. — Les « Béatitudes », chemin du ciel, 349.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XVIII. Pâques, fête du baptême, 351.
Octave des Morts. — II. Le sens de la mort enseigné par l'Eglise, 353. — III. Le Ciel, 354.
Petits prônes sur les Commandements. — 5e Commandement de Dieu : IV. Soin du corps et mortification, 355.

LA TOUSSAINT

LES « BÉATITUDES », CHEMIN DU CIEL [1]

Mes frères,

Dans beaucoup de nos régions déchristianisées, la Toussaint est considérée comme le Jour des morts. Or le souvenir des morts, le « culte des ancêtres », répond à un instinct profond du cœur de l'homme. Voilà des dizaines de millénaires, bien des primitifs en faisaient probablement la base de leur religion. Aujourd'hui encore, les peuples qui ne connaissent guère le christianisme se contentent volontiers de cette forme de culte : tels les Annamites et beaucoup de Chinois. Il n'est donc pas surprenant que les populations déchristianisées soient fidèles au souvenir de leurs morts et aient à leur égard une sorte de religion. On les verra donc envahir les églises le jour de la Toussaint et ne plus y remettre les pieds avant les Rameaux, ce jour étant l'occasion de recevoir le buis bénit qui ornera les tombes du cimetière.

En réalité, la Toussaint n'est pas la fête des morts : elle est la *fête des vivants,* la fête de ceux qui vivent une vie infiniment supérieure à la nôtre et qui est une participation à la vie même de Dieu, dans une béatitude qui dépasse incomparablement tout ce que nous pouvons imaginer de plus beau, de plus lumineux, de plus affectueux, de plus enivrant, de plus épanouissant. Le Jour des morts se trouve le lendemain, avec ses premières Vêpres le soir même de la Toussaint [2]. Et ce jour-là, nous ne pensons pas à ceux qui nous ont précédé dans le bonheur du ciel, mais nous prions pour les âmes mortes en amitié avec Dieu, et séparées du ciel par l'exigence d'une purification plus ou moins longue, plus ou moins pénible.

Or que faut-il faire pour aller au ciel ? Comment faut-il vivre pour éviter non seulement l'enfer éternel, mais si possible le purgatoire si terrible pour certaines âmes ?

L'évangile d'aujourd'hui nous l'apprend : il faut nous détacher le plus possible du monde et nous attacher de toutes nos forces à Dieu.

I. — *Le détachement du monde*

Nous avons tous appris dans notre enfance que l'A. T. était une loi essentiellement différente de la Nouvelle. C'était, nous disait-on, une loi de crainte, tandis que le N. T. est une loi d'amour ; c'était une loi grossière, promettant des récompenses terrestres et des châtiments corporels, alors que la Loi nouvelle était une loi spirituelle, orientant les âmes vers une vie future.

Il y a du vrai dans cette opposition massive. Mais les travaux que les savants catholiques, et même parfois protestants, ont fait depuis quelques années et continuent de faire, ont mis en relief la continuité des deux Testaments. On voit mieux aujourd'hui que jamais comment l'A. T. a été l'éducation du peuple choisi.

Primitivement, ce peuple était naturellement très grossier. Il ne comprenait donc qu'un langage matériel. Il fallait lui présenter un idéal terrestre, et des récompenses terrestres, telles qu'une longue vie et de bonnes récoltes. Mais peu à peu, sous l'influence de la Providence, et parfois même à la suite de catastrophes épouvantables, telles que la ruine de Jérusalem et l'exil de Babylone, il s'est considérablement affiné. Et notamment, quelques siècles avant la venue du Messie, l'élite des Juifs était constituée par des âmes surnaturelles, détachées du monde, pauvres, méprisées des riches et des puissants, mais mettant toute leur joie à prier Dieu au temple, à la synagogue ou à la maison, et n'espérant que dans la bonté et la miséricorde du Seigneur.

La plupart de ces humbles n'ont pas laissé de nom dans l'histoire. Mais plusieurs ont laissé des œuvres qui nous émeuvent encore : des *psaumes* où ils exposent leurs souffrances, leurs angoisses, leur repentir, leur confiance en Dieu et leur amour pour lui. Et quelques-uns nous sont connus par les premières pages de l'Evangile : tels S. Joseph, Siméon, Anne la prophétesse, et surtout la Vierge Marie qui reconnaît son humble condition, dans le *Magnificat.*

Or ces humbles, ces pauvres, ces malheureux, n'avaient aucune influence sur la masse du peuple : les masses se laissent captiver plutôt par tout ce qui est puissant, riche, mondain ; elles méprisent habituellement les

[1] Nous reprenons ici, brièvement et sous forme de sermon, les idées essentielles de notre treizième *conférence sur la vie chrétienne* (p. 310-315). Nos confrères, qui ont lu la série de ces conférences, auront pu constater qu'il suffit souvent d'en modifier un peu la forme pour les présenter en sermons, dont le thème nous paraît d'une urgente actualité. D'ailleurs, elles ont toutes, où à peu près toutes, été prononcées au cours des messes du dimanche sous une forme généralement plus élémentaire.

[2] Cette année, en raison de l'incidence du Dimanche, il est reporté au lundi 3 novembre.

pauvres et les petits. Ceux qui avaient de l'influence, c'étaient les prêtres, les Pharisiens, les scribes et tous ceux qui étaient riches et savants. Et ceux-là annonçaient que le futur royaume de Dieu serait un royaume temporel, où les Juifs domineraient le monde entier, où les justes seraient heureux ici-bas, et où les méchants seraient punis et exterminés.

Or, que fait N.-S. lorsqu'il inaugure sa prédication ? Va-t-il donner raison aux chefs de la nation ? Va-t-il les confirmer dans cette idée que les justes doivent être nécessairement récompensés ici-bas et les méchants toujours punis avant leur mort ? Pas du tout ! Il donne, au contraire, comme modèles ces pauvres âmes pieuses auxquelles personne ne faisait attention :

Bienheureux les « pauvres », dit-il, bienheureux les « doux », bienheureux « ceux qui pleurent », ceux qui ont « faim et soif de la justice », ceux qui ont « le cœur pur », qui sont « pacifiques », qui sont « persécutés pour la justice » et qui, loin d'être aigris de leur misère, ont assez de charité pour faire « miséricorde ».

Il est impossible d'être plus net, plus clair. Les auditeurs de Jésus l'ont bien compris. Et nous le comprenons aussi : le code du chrétien, ce n'est pas le Décalogue, simple résumé de morale naturelle : ce sont les béatitudes du Sermon sur la Montagne, qui nous font voir le monde « à l'envers ». Sans doute, cela est dur à la nature. C'est humainement une sorte de folie, « la folie de la Croix », comme dira S. Paul. Mais c'est à prendre ou à laisser : on n'est chrétien qu'à ce prix.

Certes, comme l'insinue S. Matthieu. il peut se faire que des chrétiens soient riches et puissants. Cela est même parfois nécessaire. Mais il faut alors qu'ils soient au moins détachés de cœur : « *beati pauperes spiritu* ». Il faut au moins que, au milieu des plaisirs du monde, ils passent comme s'ils n'en jouissaient pas, car leur trésor n'est pas sur cette terre : il est au ciel.

II. — *Attachement à Dieu*

Et ceci nous aide à comprendre la seconde partie de chacune des Béatitudes. N.-S. y promet en récompense « le royaume des Cieux », la « Terre promise », c.-à-d. le Ciel, inauguré ici-bas par la grâce ; il promet la vue de Dieu, les consolations divines, la justice, c.-à-d. la sainteté, et la miséricorde de Dieu.

Or cet élément est tout aussi essentiel au christianisme. On pourrait même dire qu'il l'est davantage. Car il ne manque pas de religions ni de systèmes philosophiques qui prônent le détachement, le renoncement. Tel est notamment le cas des anciens sages grecs, des philosophes hindous, et de certains auteurs chinois.

Mais ce qui est propre au christianisme, c'est la référence du renoncement à la possession de Dieu. Et cela est capital.

A quoi rime, en effet, un renoncement qui n'est que renoncement ? Un renoncement qui n'aboutirait qu'à un nirvana bouddhiste où la personnalité humaine se dissout dans un Tout, ou plutôt dans un Néant vaguement panthéiste ? Comment peut-on, en Occident et notre époque, s'engouer pour ces doctrines anémiantes et avilissantes ? Il y a là beaucoup de snobisme et d'ignorance grossière du christianisme.

Car le christianisme, lui, ne prêche pas le renoncement pour le renoncement : il le prêche comme moyen d'obtenir la plénitude de la vie et du bonheur. Ecoutez N.-S. : nous devons être *pauvres*. Mais cela n'est pas pour éviter les soucis à la manière des bouddhistes, ni même pour obtenir la sagesse à la façon de Diogène : c'est pour posséder le royaume de Dieu ! Ceux qui auront, ici-bas, pratiqué la pauvreté avec un réel détachement du cœur seront riches de tous les trésors divins, pour l'éternité. Et, dès ici-has, Dieu s'occupera d'eux avec sollicitude : « Votre Père céleste sait que vous avez hesoin de la nourriture et du vêtement. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. »

Nous devons être *doux, purs, pacifiques, miséricordieux*... mais cela n'est point par un souci d'ascèse personnelle ou de vague philanthropie : c'est parce que ces vertus nous conduisent au bonheur du ciel et même aux vraies joies de la terre.

L'aspect *eschatologique* des béatitudes, comme on dit, est indéniable : Jésus oriente avant tout notre espérance vers une vie d'un autre monde. Il parle presque toujours au futur : « ils possèderont... ils seront consolés... ils seront rassasiés, etc... ». Et il dit nettement : « votre récompense est grande *dans les cieux* ».

C'est donc que nous devons surtout désirer le ciel, et que même si nous ne trouvons ici-bas que les larmes et les persécutions, cela n'a pas d'importance : cela ne nous empêchera nullement d'atteindre notre vraie fin, qui est une fin surnaturelle. Bien mieux, plus nous souffrirons pour la justice et la cause de Jésus - Christ, plus nous serons récompensés dans l'autre vie : « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse. »

Mais les béatitudes ont aussi une *portée humaine*. C'est aussi dès cette vie terrestre qu'elles procurent « la consolation, le rassasiement, la miséricorde, etc... ». Et les auteurs spirituels n'hésitent pas à affirmer que même la « vue de Dieu » est promise durant cette vie à ceux qui ont le cœur pur. Non pas certes la vue face à face, mais la vue mystique de la contemplation. Du reste, N.-S. lui-même parle deux fois au présent : « le royaume des Cieux est à eux ». *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

* *

Ainsi donc vous voyez combien sont dans l'erreur ceux qui pensent que le christianisme mutile l'homme, gêne l'épanouissement de la personnalité. C'est le contraire qu'il faut

dire : le vrai bonheur, le complet épanouissement de nos tendances les plus nobles et les plus profondes ne se trouvent pas dans les fausses religions ni dans les systèmes philosophiques ; ils ne se trouvent que dans et par le christianisme : au ciel, en perfection, ici-bas à l'état de germe, mais de germe merveilleusement consolant.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XVIII

PAQUES, FÊTE DU BAPTÊME

Le baptême est tout autre chose qu'un geste rituel, si beau soit-il. C'est une naissance à une vie nouvelle qui doit s'épanouir, c'est une sorte de greffe qui doit un jour porter fruit, c'est un rite d'initiation à un mode de vie surnaturelle, c'est une incorporation au Christ, pour être comme un prolongement de son humanité et vivre de sa vie. Et la formule de renouvellement des vœux du baptême, malheureusement répétée trop mécaniquement, dit bien cette appartenance au Christ et cette volonté de vivre pour lui. Le baptême a valeur engagement ; voyons donc aujourd'hui à quoi nous nous sommes engagés.

I

Quand l'Evangile fut apporté pour la première fois aux nations païennes (il en est encore ainsi en pays de mission), beaucoup d'adultes reçurent avec joie le message du Christ et demandèrent le baptême. Celui-ci étant un engagement exigeait une période de préparation, nourrie de prières, d'instructions, de pratiques religieuses ; plus ou moins longue, cette préparation conduisait à la fête de Pâques, où l'on rassemblait tous les baptêmes à donner.

La veille au soir, la journée finie, le peuple chrétien se réunissait autour de son évêque et de ses prêtres ; encadrés par cette pieuse communauté : les candidats au baptême ; la nuit se passait en lectures de la Bible, prières, exhortations et chants (du moins dans sa première partie). Puis l'évêque, aidé de son clergé, procédait aux baptêmes ; et quand tous étaient remontés, revêtus de blanc, de l'eau purificatrice, on célébrait la messe où ils communiaient. C'était la première messe de Pâques, en laquelle éclatait les joyeux alleluias !

Cette précieuse et sanctifiante coutume se perdit peu à peu ; dans les chrétientés fondées, les enfants furent baptisés au berceau ; les prêtres s'établirent à demeure hors de la ville, en résidence dans les bourgades et les villages ; les baptêmes d'adultes se firent rares ; les autres cérémonies de la nuit furent anticipées le samedi matin, et malgré leur richesse et leur beauté, délaissées par les fidèles ; ainsi Pâques perdit de son lustre et surtout cessa plus ou moins d'être la fête du baptême ; tout au plus avait-on conservé la bénédiction des enfants ce jour-là, vestige éloigné de l'antique liturgie pascale.

Et voici que l'an dernier, au début de 1951, sous le souffle sans doute du Saint-Esprit, Rome donnait l'autorisation de revenir en partie aux anciennes pratiques : on pouvait reporter à la nuit du samedi au dimanche les cérémonies et messe du Samedi Saint ; rares, un peu hésitantes, presque improvisées furent cette année-là les premières réalisations; mais on fit mieux cette année ; et qu'il y eut ou non baptême effectif en cette sainte veillée, bien des chrétiens y ont trouvé « la révélation lumineuse du mystère pascal et des grandeurs de leur baptême » *(Directoire,* p. 21).

C'est qu'en effet Pâques nous donne à merveille le sens de notre baptême ; la bénédiction du feu nouveau, les prières de préparation de l'eau baptismale, la bénédiction du cierge pascal, les lectures et prières parlent de vie nouvelle ; le souvenir tout proche de la Passion et de la mort du Christ, suivies de sa résurrection, montrent bien la nature de l'engagement du baptême : mourir au péché pour vivre en Dieu avec le Christ. C'est ce que nous allons voir plus en détail.

S. Paul écrit aux Romains : « Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, nous avons été baptisés dans sa mort ? » (VI, 3). Qu'est-ce à dire ? Vous savez tous que la faute de nos premiers parents nous a laissé comme une tache, une tare, qui affecte notre âme à la naissance et qu'on nomme le péché originel ; se souvenant de la malédiction portée contre Adam et Eve et toute leur race, S. Paul encore nous appelle « fils de colère » (Eph., II, 3). Heureusement pour nous, le baptême a enlevé la tache, écarté cette malédiction, orné notre âme de la grâce et donne à chacun de nous la marque des enfants de Dieu.

Est-ce à dire pour autant que tout est réparé, achevé, parfait ? Certes non ; avant même que s'éveille la raison, dans le tout-petit, sa mère voit poindre déjà les grandes lignes de son caractère et aussi ses défauts ; à son tour l'enfant, parvenu à l'âge de discrétion, fait la découverte de ces forces mauvaises qui s'opposent au bien et lui rendent difficile la pratique de la vertu. Et quand il avance en âge, quand il arrive à son parfait développement physique et à la plénitude de ses facultés, il perçoit mieux encore ces révoltes de la chair ou de l'orgueil qui le gênent et qui l'humilient. Toute sa vie terrestre se passera à faire mourir en lui, autant que faire se peut, toutes ces forces mauvaises qui constituent ce que les auteurs spirituels appellent le vieil homme. Aussi, dans la nouvelle liturgie de la nuit pascale, le prêtre redit aux fidèles les fortes paroles de S. Paul : « Nous avons été ensevelis avec le Christ dans la mort..., nous savons que notre vieil homme

a été crucifié avec le Christ, pour que nous ne soyons plus esclaves du péché. Aussi, croyons-le bien, nous sommes morts au péché.»

Qu'on l'entende bien ; il s'agit moins d'une œuvre accomplie que d'un programme à réaliser peu à peu et progressivement ; aussi bien le prêtre continue-t-il par les questions rituelles : « Renoncez-vous au démon ? Et à toutes ses œuvres ? et à toutes ses séductions ? » Et tout le peuple répond : « Nous y renonçons ».

Le fait qu'il y ait eu des saints dans toutes les conditions marque bien les limites de ce renoncement ; il ne s'agit pour personne d'abandonner son devoir d'état, de bouleverser sa vie et celle des siens ; si les uns sont appelés à mourir au monde en se réfugiant dans le cloître, tous les autres sont destinés à rester dans le monde ; et ils ne sont pas pour cela dispensés de la loi commune : mourir au monde et au péché ; ce sera peut-être plus difficile et plus long, le moyen étant moins radical, mais ce pourra être aussi méritoire sinon plus ; et en tout cas possible avec la grâce de Dieu, alliée à la bonne volonté et à la persévérance.

Ainsi notre vie se passera à lutter contre nos défauts, contre le démon, contre les ennemis de notre salut ; cette lutte pourra revêtir trois aspects, d'ailleurs complémentaires : tantôt nous opposerons à la tentation une volonté inflexible (refus), tantôt nous emploierons des armes offensives (attaque, mortifications volontaires), tantôt nous nous efforcerons de faire mourir d'inanition nos défauts en leur refusant leur pâture habituelle, comme une bête qu'on laisserait mourir de faim. Hélas ! ils ont la vie dure ; et comme à la fin de notre pèlerinage terrestre l'œuvre de mort ne sera pas tout-à-fait achevée, il faut bien admettre que le Purgatoire y pourvoira. Et cette longue lutte aura pour effet, outre le salut de notre âme, de nous configurer à la passion et à la mort du Christ, et ce faisant de nous faire entrer à plein dans l'œuvre de la Rédemption du monde.

II

La mort ne saurait être voulue pour elle-même, pas plus que la souffrance, d'ailleurs ; il y a dans le romantisme une tristesse maladive dont se garde toute vraie spiritualité ; et si le chrétien est convié à mourir au péché c'est pour vivre plus pleinement de la vie de la grâce. Si le grain de blé est confié à la terre, s'il est sacrifié et s'il meurt, le Christ lui-même nous l'a dit, c'est à seule fin qu'il se reproduise et qu'il se multiplie. Car il y a en lui un germe vivant, enfermé dans une écorce, laquelle doit, sous l'action de la terre et des humeurs, mourir et libérer ainsi la vie ; on a retrouvé, dans les pyramides d'Egypte, du blé des Pharaons, parfaitement conservé ; on l'a mis en terre, et il a poussé ; à travers 4.000 ans, le germe de vie avait été conservé ; il n'attendait pour s'épanouir que la destruction de l'écorce qui le retenait prisonnier.

Si nous cherchions, à l'exemple de N.-S., d'autres images dans la nature, il nous serait aisé d'en trouver ; par exemple, l'épanouissement rapide et surprenant d'une plante, libérée des folles herbes qui l'étouffaient. Est-ce à dire que sur le plan surnaturel, nous n'avons qu'à faire place nette, à faire le vide dans notre cœur et Dieu, par sa grâce, le remplira ? Ce ne serait pas tout-à-fait exact. En effet, depuis des siècles, deux écoles de spiritualité se sont nettement dessinées dans l'Eglise ; on peut même dire que les circonstances de temps et de lieu ont favorisé la prédominance tantôt de l'une tantôt de l'autre. Or l'une précisément met l'accent sur la pénitence, la mortification des passions, la correction des défauts ; enlevons l'obstacle, dit-elle, préparons les voies du Seigneur, ouvrons la porte à la grâce, mettons de l'ordre dans la maison et le Seigneur y viendra et y établira sa demeure. — L'autre école propose un autre programme : allons à Dieu, cherchons-le de toutes nos forces, tendons vers lui tous nos désirs ; et le feu de notre amour consumera la paille de nos défauts ; et nous prendrons de la hauteur, et nous passerons par-dessus les obstacles, et nous échapperons aux pièges de la tentation ; et nous monterons comme l'aigle, toujours plus haut, jusqu'à la sainteté, jusqu'au face-à-face éternel.

L'une met l'accent sur la mort, bien assurée que, dans la mesure où la mort sera réalisée, la vie sera triomphante ; l'autre met l'accent sur la vie comme étant le moyen le plus sûr de triompher des forces mauvaises et de les faire mourir. Par des voies différentes, elles conduisent et parviennent au même but. Mais du moins la seconde nous laisse entendre que l'élan vers Dieu et l'épanouissement de la vie, tout en étant l'œuvre de la grâce, réclament aussi nos efforts personnels et persévérants. Et toutes deux nous disent qu'il nous faut mener de pair et conjointement la correction de nos défauts et la pratique de la vertu, la mort au péché et la vie pour Dieu.

Aussi bien les pénitences que l'Eglise impose, celles qui viennent de notre corps, de notre tempérament, de notre devoir d'état et des dispositions de la Providence, assureront en nous, si nous sommes fidèles et dociles, la mort au péché ; l'oraison, la messe, les sacrements, surtout la confession fréquente et la communion épanouiront en nous l'union à Dieu et à la vie de la grâce ; peu à peu (et plût à Dieu que ce soit bientôt et de plus en plus) nous expérimenterons la parole de saint Paul : « Je vis, mais au fait ce n'est plus moi qui vis ; c'est le Christ qui vit en moi » (Gal., II, 10). Alors, en nous et par nous, le Seigneur pourra faire de grandes choses.

* * *

Alors que Jean-Baptiste prêchait, au désert, son baptême de pénitence, déjà il invitait les Juifs à mourir au péché ; et il annonçait le

Christ qui baptiserait dans l'Esprit-Saint et dans le feu (Matt., III, 12). Et à ceux qui trop aisément se réfugiaient dans le fait qu'ils étaient fils d'Abraham et donc héritiers de la promesse du Sauveur, il disait : « Ne vous avisez pas de dire en vous-mêmes : nous avons Abraham pour père ! Car je vous le déclare, Dieu a le pouvoir, des pierres que voilà, de susciter des fils à Abraham » (Mat., III, 9). Concluons de là que notre caractère de chrétien serait un vain titre si nous ne consentions à entrer résolument dans le mystère de mort et de vie où le baptême nous convie, avec le Christ.

OCTAVE DES MORTS

II

Le sens de la mort enseigné par l'Eglise

Les hommes ont une telle horreur de la mort qu'ils n'osent ni la regarder en face, ni même la nommer. Navrante lâcheté, contre laquelle réagit l'Eglise, quand, en ces jours consacrés à nos défunts, elle nous redit la parole de Marthe à Jésus, devant le tombeau de Lazare : « **Venez et voyez** ». (Jo., XI, 34).

Venez au cimetière, en ce jour des morts, et osez regarder la mort, non de vos yeux de chair, agrandis par l'effroi, mais des yeux de l'âme, illuminés par la foi. Pour le païen de jadis ou d'aujourd'hui, la mort est un épouvantail. Plus on le voile aux regards, mieux cela vaut. « Il ne s'est pas vu mourir ». Le pauvre homme ! la mort, pour ces esprits qui ne croient qu'à la matière, c'est la catastrophe irrémédiable, c'est « le brigand sinistre » évoqué par le poète, qui surgit en plein banquet pour emporter le joyeux convive, « la bouche encore mal essuyée ». Ces malheureux, qu'on appelle par dérision les heureux du siècle, ont concentré, dans cette courte vie, jouissances raffinées, richesses inépuisables, enivrements de la puissance. D'un souffle, la mort disperse tout cela et les voilà, avec leur triste bonheur, anéantis.

Le chrétien, mieux instruit, regarde la mort d'un œil serein. Car il y voit **la maîtresse des vérités essentielles et l'ange des éternels décrets.**

I. — *Maîtresse de vérité*

Voilà ce qu'est d'abord pour nous la mort. Car elle nous apprend à estimer à leur juste prix ce corps si choyé, cette âme si négligée, ce monde et ses vaines agitations. Car, en séparant le corps de l'âme qui lui donnait la vie, en le jetant en pâture aux vers, elle nous enseigne à mépriser ce qui passe, à estimer ce qui aboutit à l'éternité. A quoi bon le parer, ce corps, le flatter, s'il doit tôt ou tard sombrer dans la pourriture ? Vous vous faites son esclave jusqu'à lui sacrifier votre éternité. Et demain, malgré ces fards dont vous essayez de masquer sa pâleur et ses rides, annonciatrices de déchéance, il ne sera plus bientôt qu'un objet de dégoût et d'horreur.

Et cette vie terrestre, que la sinistre faucheuse peut trancher d'un coup inopiné, vaut-elle bien la peine qu'on s'y accroche ? N'est-ce pas folie de lui demander le bonheur, puisque, comme le dit N.-S. dans une parabole saisissante (Luc, XII, 16-21) « cette nuit même, cette vie te sera redemandée ». Adieu donc ces grands biens mis en réserve pour de nombreuses années ! Mortel insensé, tu t'étais dit « repose-toi ; mange, bois, fais bonne chère », mais Dieu dit, comme dans l'histoire de Daniel : « **Mane, Thecel, Phares.** Tes jours sont comptés et je vais y mettre fin. Ils vont être pesés et ton âme va quitter ce corps qui devait être son serviteur et qui fut son tyran.... »

Car cette âme-la, étant spirituelle, échappe aux coups de la mort. Son destin, loin d'être limité à ses jours d'ici-bas, ne s'accomplit vraiment que dans l'éternité, et ce n'est donc qu'après avoir quitté ce corps qu'elle entre dans la vraie vie, celle dont la phase terrestre n'était que la préparation. C'est elle qui reflète la ressemblance de Dieu. C'est elle qui, par son intelligence et sa liberté, participe, même si elle n'a pas été régénérée, à la vie de son Créateur. C'est elle qui fait le prix de notre personne et sa dignité incomparable. Des deux pièces de notre nature, s'il faut en sacrifier une, c'est le corps, car « que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

C'est ce qu'ont clairement compris les saints. « Je considère tous mes titres à l'estime des hommes comme du fumier, afin de parvenir à la résurrection des morts ». Et S. Louis de Gonzague, méprisant les avantages de la noblesse terrestre : « Qu'est-ce, au prix de l'éternité ? » C'est ce qui a jeté dans le cloître et sous le cilice tant de jeunes âmes généreuses, avides d'acquérir, par un absolu dénuement, la perle unique de l'Evangile. C'est ce qui soutient dans l'arène et sous la hache du bourreau, tant de martyrs, avides d'échanger leur vie périssable pour une vie éternellement glorieuse...

Qu'elle est salutaire, la pensée de la mort ! Comme elle nous aide à réduire nos désirs désordonnés et nos craintes excessives. Et quel stimulant, pour vivre dès ici-bas, une vie toute céleste !

II. — *Ange des éternels décrets*

La mort n'est pas seulement une pierre de touche infaillible des valeurs véritables. Elle remplit dans nos destinées un rôle providentiel, qu'il faut quelque peu détailler, pour nous en donner une pleine intelligence.

a) D'abord, elle met fin à l'épreuve de cette vie terrestre, qui n'a d'autre raison d'être que de nous amener à choisir librement notre bonheur, c.-à-d. à opter pour Dieu, notre Bien suprême. Songez au fameux Tour de France : il n'est pas fait pour durer toujours, mais pour mettre en lumière la valeur des champions. L'arrivée marque la fin de cette laborieuse compétition. A cette différence près qu'un seul coureur est couronné. Tandis que, dans l'épreuve à laquelle nous soumet notre condition terrestre, il peut y avoir autant de couronnes que de coureurs...

Perspective exaltante, mais qui ne va pas sans risques. Car si, dans notre vie, nous avons fait un mauvais choix, si nous ne redressons pas nos visées, du moins au dernier moment, pour mettre le cap sur Dieu, nous voilà à tout jamais fixés dans une attitude de refus à Dieu, dans une orientation qui nous fait tourner le dos au seul bonheur possible. Alors... je ne vous en dis pas plus : la suite de ces méditations vous dira ce qu'entraîne la redoutable, l'éternelle erreur d'aiguillage...

b) Mais pourquoi ce passage de la vie terrestre à la vie céleste est-il si dur, si plein d'épouvante ? « Nous voudrions (dit Bossuet), ne jamais mourir ; nous voudrions devenir ce que sont les an-

ges. Mais, par une sorte de métamorphose, suivant ces paroles de l'Apôtre, « tant que nous sommes sous la tente (c.-à-d. dans ce corps mortel), nous gémissons accablés, parce que nous voulons, non pas ôter notre vêtement (de chair) mais revêtir l'autre par dessus (c.-à-d. l'immortalité) afin que ce qui est mortel soit englouti par la vie (éternelle). » Cependant, Dieu nous a dit « vous passerez par cette route ». Pourquoi ? Parce que nous sommes solidaires, mystérieusement, de la désobéissance première. Dieu avait dit à Adam : « Si tu touches à l'arbre de vie (c.-à-d. si tu devances les temps), tu mourras de mort », de la mort qui est la loi de tout animal, sous laquelle ta révolte t'aura fait retomber. Adam a passé outre. Alors, la mort a fait son œuvre vengeresse. Normale chez les animaux, elle est pour nous, désormais privés des privilèges de l'élévation première, un châtiment.

c) Mais notre Sauveur Jésus, en prenant notre condition mortelle et en expirant sur la croix, a changé en bénédiction la malédiction première et, de ce châtiment subi, il a fait un sacrifice rédempteur, librement offert par lui en notre nom à tous : « Vous n'avez pas voulu, ô Père, des autres sacrifices. Alors j'ai dit : me voici... victime expiatoire, d'une efficacité infinie ». Et quiconque, parmi les baptisés, unit le sacrifice de sa propre mort à celui du Calvaire, rejoint le Christ en croix et consomme sa rédemption. « Bienheureux, s'écrie S. Jean, ceux qui meurent dans le Seigneur ». Voilà comment la Foi transfigure la mort : elle en fait une béatitude, le signe et le moyen suprême du salut.

* *

Ne la craignons donc pas. Ou plutôt, ne la craignons pas comme les païens, qui la considèrent comme la fin de tout. Mais **craignons la mort impénitente**, car nul ne peut se vanter de ne pas tomber quelque jour dans l'endurcissement qui conduit à l'impénitence finale. **Craignons la mort prématurée,** qui nous prend avant que nous ayons assez fait de bien pour affronter sans terreur le souverain Juge. Que de mourants murmurent : « Je vais paraître devant Dieu les mains vides !... » **Craignons** enfin la **mort improvisée**. N'envions pas ceux qui « ne se sont pas vu mourir ». Repoussons pour nous-mêmes et épargnons aux autres les mensonges qui endorment le mourant, les piqûres qui lui enlèvent la ressource de faire en toute lucidité le sacrifice de sa vie. Car le problème n'est pas de passer sans émoi, mais de passer victorieusement en Dieu, dans un grand élan de foi et d'amour qui nous introduira dans le Royaume. **Amen.**

III
Le ciel

S. Augustin nous rapporte, dans ses « Confessions », le dernier entretien qu'il eut avec sa mère. Peu de jours avant la mort de Monique, ils étaient à Ostie, attendant le bateau qui allait les ramener en Afrique. Assis au bord de la mer, ils « s'entretenaient avec une infinie douceur, se demandant quelle serait la vie éternelle des saints ». Ils parcourent d'abord la création matérielle ; la terre avec ses joies sensibles, et ses beautés les plus délicates, le ciel avec ses astres. Et tout cela ne leur semble pas digne d'être nommé. S'élevant plus haut dans leur recherche, ils contemplent leur âme, image éblouissante de Dieu. Plus haut encore, ils parviennent jusqu'à la Sagesse éternelle, qui fit tout ce qui est... Au tressaillement de leurs cœurs, ils sentent qu'ils touchent le sol de la vérité et de la félicité éternelles. Alors, soupirant d'amour et de désir ils concluent : « si le tumulte des sens et de l'imagination s'apaisait, si l'âme elle-même laissait parler en elle la Vérité et que cet instant de ravissement se prolongeât, ne serait-ce pas la joie du Seigneur ? »

C'est dans cette joie, qu'on appelle **le ciel,** que nous introduit la mort. Contemplons-la donc, ce soir, pour consoler nos deuils et soutenir nos efforts : **au ciel, on ne souffre plus, au ciel, on jouit sans fin.**

I. — *Au ciel, on ne souffre plus*

Sur son rocher de Pathmos, S. Jean eut la vision de la nouvelle Jérusalem, parée comme une épouse, et il entendit une voix qui disait : « Voici le tabernacle que Dieu partage avec les hommes. Il séchera nos larmes. Il n'y aura plus de mort, ni de sanglots, ni de gémissements, ni aucune douleur, parce que le premier état de l'humanité sera passé. » Voilà une première définition du Ciel.

Là haut, en effet, nous ne serons plus soumis à l'épreuve. Nous serons délivrés de ces besoins et de ces exigences du corps, de ces faiblesses et de ces impuissances qui nous font tant souffrir ici-bas. Nous aurons laissé notre corps à la terre, pour qu'un jour il surgisse revêtu d'immortalité. L'esprit, d'autre part, sera libéré de ces obscurités, de ces doutes, qui le jetaient certains jours dans la révolte, devant le mystère qui nous refusait son secret. Car alors, nous comprendrons pourquoi un Dieu si bon a permis à la souffrance de nous éprouver. Nous comprendrons le plan divin. Ce cœur assoiffé d'amour et jamais assouvi, trouvera enfin une paix délicieuse. Plus d'inquiétude, plus d'orages, plus de deuils, plus de trahisons.

Enfin la famille sera reconstituée. Ceux qui s'aimaient se retrouveront pour n'être plus jamais séparés, dans la transfiguration d'un amour sans défaillances ni déceptions. Tous les élus ne formeront plus qu'une Cité sans contrainte, sans heurts, sans divisions, sans luttes fratricides. Bienheureuse vision de paix, que cette société d'être beaux et bons, consommés dans l'unité !... Et comme il fait bon la contempler, en ces jours où la dureté de notre sort ou la méchanceté des hommes nous jettent dans la révolte ou dans l'abattement !...

II. — *Au ciel, on jouit*

Dieu ne nous a pas créés pour la souffrance. Il ne nous a pas donné une âme pleine de désirs, pour la frustrer à jamais. « Vous nous avez faits pour vous, dit S. Augustin, et notre cœur ne connaît qu'en vous le repos. » Voilà pourquoi, ici-bas, il est « inquiet ». Mais enfin cette inquiétude même et toutes les souffrances de la vie terrestre contribuent à nous assurer cette jouissance pleine, harmonieuse, durable qu'on appelle le **bonheur.** Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'a point envahi le cœur de l'homme, voilà ce qui comblera tous nos désirs à tout jamais, voilà ce qui fera de nous des êtres parfaits. Mais encore quel sera ce Bien suprême dont la possession nous béatifiera ?

S. Jean nous répond : « La vie éternelle, ce sera de connaître le Père et celui qu'il a envoyé, son Fils bien-aimé. » Connaître Dieu, non plus comme ici-bas, à travers le voile et comme dans

un miroir. mais le voir face à face, tel qu'il est, voilà le bonheur. Quelle joie ineffable pour une intelligence si avide de vérité ! Quelle plénitude substantielle et vivante dans cette connaissance dont rien ici-bas ne saurait nous donner l'idée ! Car, tant que nous cheminons dans ce corps mortel, qui fait écran, nous n'atteignons pas directement les choses, mais seulement leur ressemblance, telle cette image que nous renvoie le miroir.

Mais là-haut, ce n'est pas une image de Dieu qui se projettera sur l'écran de notre esprit. C'est lui-même qui, en quelque sorte, s'imprimera en nous, et modèlera notre esprit à sa ressemblance. Parce que nous serons transfigurés, nous atteindrons Dieu directement, nous le connaîtrons comme il se connaît lui-même.

Ici-bas, nous avons pu contempler de beaux spectacles : la mer, la montagne, l'éclat des fleurs et la grâce des oiseaux. La nuit, nous avons admiré la voûte céleste avec le chœur étincelant des étoiles. Mais là-haut, c'est **la beauté même que nous contemplerons,** la beauté substantielle et vivante, source de toute beauté.

Ici-bas, nous avons été comme écrasés par la puissance des forces qui se jouent dans l'univers et que l'homme a captées pour animer ses usines gigantesques. Mais en Dieu, c'est la **toute-puissance** que nous admirons, toujours à l'œuvre, pour animer l'immense machine du monde.

Ici-bas, nous avons pu nous extasier devant les grandes découvertes de nos savants, devant les prouesses des héros, devant la beauté morale des grands saints. Là-haut, nous serons à la source de toute vérité, de toute sainteté. Nous contemplerons **la Vérité,** nous verrons le « Saint », acclamé par le peuple brillant des anges : « Sanctus, Sanctus, Sanctus... ».

Mais tout cela, qui suffirait à nous occuper durant toute l'éternité, n'est qu'un aspect, en quelque sorte extérieur, de Dieu. Un plus grand bonheur nous attend : celui de pénétrer dans le secret même de la vie divine, de contempler le Père, le Fils, l'Esprit dans leur échange d'amour.

Enfin, ce Jésus que nous ne connaissons que par le récit des Evangélistes, que nous ne possédons que sous le voile de l'Eucharistie, nous le verrons dans toute sa gloire de Verbe incarné, de Ressuscité... Quel spectacle de la terre peut rivaliser avec cette vision enivrante, dont l'éternité ne pourra épuiser la richesse infinie et l'inépuisable variété ?

Pourtant il y a mieux encore. Ce mouvement d'amour qui circule du Père au Fils dans l'Esprit. nous entraînera dans un torrent irrésistible et délicieux. Enfin se réalisera, dans sa vérité vivante, la promesse fallacieuse du Malin : « Vous serez comme des dieux. » Car notre vie, dans l'éternité, **sera celle même de la Trinité.** Nous serons « des dieux par participation », comme le dit S. Jean de la Croix : si «Dieu est amour », nous serons nous-mêmes amour. Et quel amour ! l'amour même qui est, si l'on peut dire, le tout de Dieu, et qui fait sa béatitude infinie et sa gloire à tout jamais. Dès ici-bas, la grâce du baptême nous faisait « participants de sa nature ». Mais nous ne le sentions pas : il fallait nous contenter de le croire, sur le témoignage de l'infaillible Eglise. Là-haut, nous en aurons pleine conscience, nous le **sentirons** et c'est ce qui nous assurera cette plénitude de bonheur qui, enfin, comblera nos aspirations les plus follement ambitieuses et dont rien, ici-bas, ne peut nous donner une idée. Entre Dieu et nous, ce sera comme un concours à qui aimera le plus, concours où nous serons toujours vaincus, et ravis que Dieu l'emporte, lui, l'Infini, le Parfait, sur sa créature, qui reste créature, c.-à-d. finie... « De même, dit S. Irénée, que ceux qui voient la lumière sont plongés dans la lumière et en sont illuminés, de même, ceux qui voient Dieu sont plongés en Dieu et en sont illuminés. L'Infini se rend saisissable à nous, pour nous vivifier par sa vue et par sa possession. »

Ne dites pas : « C'est trop beau pour être vrai. » Car Dieu même nous le garantit, par ses grands inspirés. « L'œil n'a point vu, affirme S. Paul, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment ». « Je serai, dit notre Père des cieux, ta récompense ». Oui, moi-même, car c'est le propre de l'amour de se donner. Et celui qui nous a aimés avant qu'il eût rien créé, celui qui nous a poursuivis de son amour, nous pécheurs, jusqu'à nous envoyer un Sauveur qui n'était autre que son propre Fils, que ne fera-t-il pas pour ceux qu'il a voulu adopter, et qui auront répondu à ses avances, en l'aimant « de tout leur esprit, de tout leur cœur, de toutes les forces de leur âme » ?

* *

Comment craindre encore la mort, si elle est tout simplement la venue du Fils, descendant nous juger, c'est vrai, mais nous juger sur l'amour, sur un amour qui nous est donné avec le baptême, qui est entretenu par les sacrements, qui est perfectionné par l'Esprit-Saint.

En route, donc, fils de Dieu ! Vivez déjà, par la pensée dans ce ciel qui est votre « Patrie bienheureuse ». Si la pensée de la mort nous aide déjà si puissamment à nous détacher de la terre, que ne sera pas l'attente de l'éternelle vie ? Non pas attente passive : le chrétien n'est pas un **attentiste.** Il sait bien que si le ciel lui est déjà donné en promesse il ne lui est pas donné tout fait. Il doit faire lui-même son ciel, à force d'aimer Dieu, il doit entraîner ses frères vers un bonheur promis à tous les hommes, et qui ne sera complet que s'il est amplement partagé. **Amen.**

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

5^e commandement de Dieu

IV. — SOIN DU CORPS ET MORTIFICATION

A maintes reprises, dans l'Evangile, Jésus prêche le renoncement, la mortification, la pénitence. De grands saints, S. Bernard par exemple, ont poussé à l'extrême limite la pratique de ce renoncement et de cette mortification, même en infligeant à leurs corps les douleurs volontaires du cilice ou de la discipline. S. Paul, d'ailleurs, n'a-t-il pas écrit : « Je châtie mon corps et le réduis en servitude » (I Cor., IX, 27) ? Vous pouvez donc, m. f., vous poser légitimement une question : comment accorder ce précepte de la mortification corporelle avec le devoir de sauvegarder la santé de notre corps ? Nous résoudrons ce problème en rappelant : 1° que le précepte des mortifications corporelles ne s'impose pas à tous de la même façon ; 2° que certaines limites lui sont prescrites par la vertu de prudence.